

Harry Mulisch, *Voer voor psychologen* (“Pâture pour psychologues”), Amsterdam: De Bezige Bij 1961

Fragment uit “Zelfportret met tulband” (“Autoportrait au turban”), pp.91- 100.

Gebruikte uitgave: zestiende druk, mei 1983.

METHODE

Celui qui écrit est confronté au temps de diverses façons. S’il écrit par exemple un texte sur l’hérétique Tanchelin, qui disait que Tanchelin est Dieu, il est confronté au temps historique : le douzième siècle ; au temps de ses expériences vécues, qu’il intègre dans le texte ; au temps où il travaille à ce texte ; au temps intérieur au texte (le temps créé, le temps fixé pour de bon, le temps comme non-temps, comme *chose*) ; et au temps où un lecteur prendra connaissance de ce texte. Cela fait cinq temps différents, et c’est ainsi qu’il tient le coup – si l’un d’eux vient à manquer, le vide et le silence du monde en deviennent insupportables.

Un beau jour, telle chose advient – et désormais, cette chose *est* advenue. Elle continue à exister sans forme dans la mémoire de celui à qui elle est arrivée, et à travers le changement qu’elle lui a imprimé. La mémoire, où le temps est capturé, enserré, tourne en rond et bourdonne comme un essaim d’insectes. Mais un autre jour, un second jour, le sujet en question prend une feuille de papier, il écrit, évoque, fait advenir. De ce fait la chose advient pour de bon. Les deux jours alors s’accouplent. *Entre eux, c’est une affaire de désir*. C’est le même jour – devenu rocher.

Si deux jours s’accouplent, c’est bien ce jour de 1930 dont je vais parler dans un instant, et ce jour de 1958 où j’écris : *aujourd’hui*.

L’étude autobiographique qui va suivre repose sur une théorie, ou une intuition, ou une illusion, qui ne prétend à la « vérité » que dans la mesure où elle fonctionne pour moi. C’est une hypothèse de travail qui peut se formuler ainsi : à condition de flairer assez longtemps sa propre vie, on finit par y détecter l’odeur d’une journée qui ne cesse de revenir. Ce jour-là, c’est toujours la même chose qui arrive : dans des formes, des champs de tensions et des structures toujours nouveaux, c’est la transformation d’une seule et même actualité, qui est l’odeur sui generis de la vie du sujet. C’est l’AUJOURD’HUI.

Tous les autres jours, les dizaines de milliers d’autres jours, sont demain ou hier, même quand ils sont « aujourd’hui ». Ce ne sont pas forcément les jours les plus importants d’une vie, les jours des grandes décisions, des grandes rencontres, des grands événements ;

parfois c'est cela, parfois aussi ce sont des jours déjà presque oubliés, voire totalement tombés dans l'oubli. Une fois identifié, l'AUJOURD'HUI surgit partout, dans les années les plus reculées, reconnaissable à des signes et des ressemblances que le sujet seul peut identifier. C'est lui seul qui leur donne du sens et les met en contexte, c'est lui seul qui en fait des signes et des ressemblances.

C'est pourquoi ceci ne sera pas une autobiographie, mais une sorte d'autoportrait cubiste – étalé dans le temps comme le portait « pictural » s'étale dans l'espace. Ma mémoire est le miroir où je regarde, sans l'inversion de la gauche et de la droite, mais avec d'indubitables modifications que je ne soupçonne pas encore – quant à savoir à quoi il ressemblera : c'est encore moi qui en suis le plus curieux. De plus, je vais me dégager de ce système pour avancer dans mon travail, je vais varier, différencier, insérer, agrandir, ajouter des matériaux bruts, sable, ciment, jute, gravier, à ma convenance. Et si un jour je me retrouve de nouveau dans le besoin, bien que ce soit peu vraisemblable, magnats et magistrats pourront venir s'étendre sur mon divan et se faire tirer leur portrait écrit pour la somme de vingt-cinq mille florins.

1^{er} AUJOURD'HUI (1930)

Sous la ténébreuse galerie, dans mon dos l'abîme du hall, je me suspends à la poignée, pousse la porte de la chambre d'Alice et, d'un bond, j'ai à mes pieds la lumière du soleil. Dans le champ de cette chambre, à droite l'immense lit, sur les tapis, les couleurs pastel, dans la chaleur, je vais droit devant moi – comment ai-je jamais pu l'endurer ? Pataugeant pieds nus dans la lumière jusqu'au podium, devant la fenêtre. Deux grosses choses, deux odeurs, deux paires d'yeux bleus ont pris place en pyjama dans le soleil et me regardent. Entre les rideaux, la clarté des maisons lointaines, appartenant au continent de l'autre côté de la rue. Arbre. À quatre pattes, je gravis les deux marches de la loggia et je me plante devant la table rose. On me touche. On appuie sur mes cheveux. « *Des mots-des mots-des mots-des mots-des mots-des mots.* » Derrière moi, la chambre est devenue sombre. Je me retourne. Dans l'ombre un petit chat noir fait des roulades.

Et en 1930, K.V.K., la chose la plus bleue, la plus odorante, prend une longue cuiller de verre et me fait avaler, comme en 1931 et en 1929 et de toute éternité, une cuillerée de lumière dorée, de miel doré.

« ... *envoyer Harry en acheter.*¹

- *Harry ? Tu es fou, ou quoi ?*
- *Il est allé bien des fois au bureau de tabac.*
- *Pour se faire écraser, oui ! Appelle Gertrud, s'il te plaît.*
- *Tiens, prends une égyptienne, une Christo Cassimis.*
- *Jamais de la vie !*
- *Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je.*
- *Maman dit : tu es trop petit pour aller acheter des cigarettes. »*

Je crie : « *Oui ! Oui !* » Je me mets à hurler. « *Moi, acheter des cigarettes !* »

Une mission ! *Moi ! Moi !*

Alice rit. K.V.K. se penche vers moi, tout joyeux.

« *Écoute, Harry.* » [Il ne disait pas « *ekhouth'* », mais pas non plus « *écoute* » : c'était entre les deux. C'était un père qui n'a jamais vraiment compris son fils, qui n'a jamais vraiment compris de quoi son fils lui parlait, et pourtant son fils avait atteint un tel degré d'excellence dans sa langue qu'on l'étudiait dans les écoles : il aurait mieux fait d'apprendre le *charabia*, ce fils, et d'y exceller, il aurait peut-être réussi à se faire comprendre ; ses dons en langue, ça ne l'a guère avancé.] « *Tu sais où est le bureau de tabac ?* »

Je fais des « *oui* » de la tête, j'en suis tout secoué.

« Cette miniature ! » dit Alice, avec un rire où perce le reproche.

« *Écoute, Harry. Lucky Strike. Tu sauras le retenir ?* »

J'acquiesce.

« *Donne-lui le paquet vide*, dit Alice.

- Pour quoi faire ? Il n'est pas idiot. » Et à moi : « Répète : "Lucky Strike" ».
- Lucky Strike.
- Tiens, voilà un quart de florin. *Et ne va pas le perdre, comme le centime, l'autre jour.* »

Je secoue la tête, je ne sais pas de quel centime il parle, et d'ailleurs ça m'est bien égal ! Acheter des cigarettes ! Moi !

« *Et fais bien attention. Là où le trottoir est si étroit, tu sais ?* » - j'acquiesce – « là, il faut bien te retenir à la grille. »

Et comment, que je me retiens à la grille ! Ayant pénétré pas à pas dans l'univers, et tourné au coin, me voilà : l'être humain. De barreau en barreau, la rouille me râpant les mains, le souffle court et la tête tournée vers les voitures qui, surgissant de derrière, me dépassent en trombe, je progresse avec peine, tel un primate, sur le trottoir assez large pour deux comme moi. Mais sans une absolue soumission, les dangers triomphants m'engloutiraient ! Je suis dans le monde, seul, et investi d'une mission : "Lucky Strike !" La lumière, le bruit et l'asphalte font rage autour de moi, de toutes parts les routes et les choses s'étendent à l'infini, et à travers tout cela je connais mon chemin. S'il ne tient qu'à moi ! Le soleil rebondit comme un ballon sur la chaussée, les arbres se donnent la main au-dessus de leur tête, les maisons penchent et crient !

« Papa ! Papa ! Papa ! »

Je l'appelle en galopant à travers la galerie, tenant entre mes mains le paquet dur et lisse.

Alice est couchée.

« Où est papa ? »

Je n'entends pas sa réponse, je lui donne le paquet et je cours à la porte de la chambre de K.V.K.

« Papa ! »

Rouge et vide, la chambre m'envoie sa touffeur, comme un four. Le lit rouge, défait et déserté. Les portes rouges, grandes ouvertes, de l'armoire-penderie. Je regarde à l'intérieur, bouche bée.

« Papa est à Amsterdam, » dit Alice. Elle chiffonne l'emballage de cellophane, s'appuie sur un coude et le jette sur le sol sombre, où le petit chat saute dessus en faisant des bonds de côté. Elle allume une cigarette et dit : « *C'est trop drôle* »

Je sors en courant de la pièce. Courant dans les couloirs, les escaliers, sur les tapis, je franchis la porte-fenêtre ouverte et arrive dans le jardin, où les arbres ondoient comme des drapeaux, où les nuages s'élèvent au-dessus de la tonnelle avec ses pêchers en espaliers, et au milieu des buissons, voilà le tablier blanc de Frieda, la gouvernante. « J'ai été acheter des cigarettes ! » Surgissant du gazon bleuté, Balda se précipite sur moi et, tenant le teckel dans mes bras, je rentre dans la maison, monte et descends les marches et, entre les armoires hautes comme des tours, je lance à Gertrud, la bonne, que j'ai été acheter des cigarettes, et à la cuisine je le redis à Maas, le jardinier : « J'ai été acheter des cigarettes ! Pour papa ! »

Hors d'haleine, je me laisse tomber par terre dans ma chambre, entre les animaux. Le cœur battant, j'enfonce le nez dans le tapis. Le tisserand lui-même ne le connaît pas d'aussi près que moi : l'odeur forte, renfermée, chaude, chaque poil est un individu, ocre virant au bleu, un grain de sable. L'oreille collée au tapis, je regarde les animaux couchés les uns sur les autres au centre du tapis, sur le flanc, sur le dos, la tête en bas, des singes, des chiens, des ours... Comme ils se tiennent coi ! Un doux soleil brille à travers les fenêtres fermées. Nous sommes tous couchés, sans bouger, dans la chaleur du tapis. Je ne cligne plus des yeux. Lorsque Balda pose son museau sur ma jambe, je les ferme un instant et les rouvre pour regarder les peluches sur le tapis. Je deviens à mon tour une peluche. Il ne se passe rien ; mais j'ai aussi cessé de *penser* qu'il ne se passe rien.

La chambre entre dans l'éternité. Avec le papier peint, le soleil, les peluches, le tapis, moi-même et le teckel, elle entre dans un espace où elle continuera à exister alors que mes restes se seront depuis longtemps évanouis dans la terre, le feu, l'air ou l'eau...

Quand je me suis endormi, tout cela n'était du passé que pour *moi* ; et moi, je faisais le rêve le plus ancien que j'aie en mémoire :

... en marchant, en roulant ou en planant, je longe un paysage obscur sur ma droite, aride et plat jusqu'à l'horizon, une sombre lande de Lunebourg, qui pour autant n'a pas cessé d'être ma chambre. Cela dure. Puis tout à coup, sans y être arrivé, me voilà dans une clairière au milieu d'un bois. Adossée à un mur impénétrable de feuillage, une femme imposante est assise sur le sol, jambes croisées, ses cheveux d'un noir mortuaire relevés et tirés en un gros chignon. À sa droite se trouve un grand tas de paquets de Lucky Strike déchirés, chiffonnés, éclatés. Ils ont servi à me fouetter. Tous les jours, on me fouette le dos avec deux paquets de

Lucky Strike – sans raison particulière, c'est un fait, sans plus. Pour tout vêtement, je porte un slip. La femme me regarde et s'apprête à prendre à tâtons un paquet... mais voilà qu'arrive soudain, de façon mystérieuse et à la vitesse de l'éclair, une nouvelle livraison de Lucky Strike : des paquets durs et luisants, qui font très mal. On les a déversés à la gauche de la femme. Elle s'aperçoit de mon effroi. « Qu'est-ce que tu préfères, demande-t-elle, être d'abord fouetté avec un paquet doux et ensuite avec un dur, ou l'inverse ? » Ce n'est pas une sorcière, et elle regrette peut-être toute cette histoire, bien que cela ne se voie pas. Je n'ai pas à réfléchir longtemps :

« D'abord avec un dur. »

LA VIE ABSOLUE

Les rêves ne sont pas notre propriété. Ils vont et viennent. Juste avant le réveil, nous les connaissons parfois encore ; quelques minutes après, ils nous ont dit adieu. Même un rêve que nous retenons toute une journée parce que nous l'apprenons par cœur, finit par se dérober. L'après-midi, nous le racontons encore en pleine conscience, mais le soir il a réussi à s'échapper, parce qu'il occupait dans notre tête une autre place que d'autres faits de notre vie : non pas comme une composante de nous-même, non pas comme un fait, mais plus détaché, plus insaisissable – comme un anneau de fumée de cigarette, susceptible de dériver un certain temps dans une pièce où rien ne bouge, mais bientôt sous forme d'ellipse, puis de huit, le signe de l'infini, avant de devenir invisible, de sorte qu'une personne, entrant dans la pièce, ne pourra plus que sentir : « ici, on a fumé. »

Les rêves que nous retenons pour de bon, nous les avons conquis sur une réalité dont nous sommes en droit de nous méfier – conquis, de même qu'à l'inverse nous avons été conquis par nos rêves sur *notre* réalité, et de même que tout ce que j'écris ici a été conquis sur l'indescriptible. Ce sont des anneaux de fumée qui ne se sont pas évaporés, mais changés en fer et sont venus se glisser en cliquetant sur nos poignets. Les rêves de cette nuit, je les ai oubliés – « ici, on a rêvé » - mais ce rêve d'il y a vingt-huit ans, je le revois comme si je venais de me réveiller !

Progressant avec peine en m'accrochant à la grille – jamais plus le monde ne sera ainsi, ailleurs que dans l'écrit.

L'homme qui se lève chaque matin à sept heures en jurant et pestant, lit le soir l'histoire d'un homme qui se lève chaque matin à sept heures en pestant et jurant, et un sentiment de bien-être naît en lui. S'il lui vient à l'esprit d'accomplir le saut infini du récit à sa

vie, il refermera le livre sous le coup de l'étonnement. Pourquoi ne peut-il pas *vivre* avec ce bien-être ? Et s'il a l'innocence de s'y essayer, il se lèvera le lendemain matin non pas en jurant mais dans le bien-être, et en cela différera tout de même de l'homme du livre – dans la mesure où il ne jurera pas.

L'art ne se laisse pas imiter par la vie. La vie du personnage du livre se caractérise par une qualité extraordinaire : elle est imprimée, elle se voit. Elle est nette, claire, interchangeable, comme un coup de poing sur la table. La vie du vivant, du lecteur, de l'auteur, se poursuit en virevoltant de ci, de là, il s'y produit tantôt ceci, tantôt cela, et au bout du compte il ne s'est rien produit. Un meurtre dans une vie a moins de substance qu'une poignée de main dans un récit. Le lecteur doué de la vie la plus heureuse jalouse le suicidaire pour sa détresse écrite. Car elle est plus claire que son propre bonheur, elle est signalée, elle se voit. C'est pourquoi Dieu a été conçu comme l'Invisible qui voit tout.

Et si elle est nette et claire, la vie du personnage du livre, c'est parce qu'elle est entourée de la nuit de ce qui n'est pas dit. Elle est sertie dans l'inconnu comme la pierre précieuse dans le minerai. Quand il jure et peste, il ne pense pas en même temps : le lino est froid, mauvais goût dans la bouche, devrais arrêter de fumer, quel rêve idiot, cette fichue dent recommence à faire mal, et cent autres pensées virevoltantes – non, quand il jure et peste, le monde retient son souffle, tout s'arrête, au Sahara les caravanes, à Moscou le métro, et au firmament, les planètes : son juron tonne dans un univers pétrifié. Et c'est ainsi que se poursuit sa vie : elle est le destin du monde.

Vivre sa vie comme si elle était imprimée – comment faire ? Or on a su le faire.

L'enfant marche, le soir, à la main de sa mère dans les rues éclairées et pourtant mystérieusement noires de la ville : parce que c'est un enfant, ses yeux reviennent constamment vers la lumière, et tout ce qui ne s'y trouve pas, les murs, les gens, reste noir. Des vitrines pleines de choses, violemment éclairées, et tout autour de lui les ombres rapides de manteaux, il pleut peut-être un peu, on approche de la Saint-Nicolas ou de Noël, Alice est en manteau de fourrure et elle sourit, elle a mis un grand chapeau...

Cela me parcourt des pieds à la tête. Ouvrant de grands yeux, je regarde les chevaux qui surgissent en renâclant de l'obscurité, les gigantesques roues grinçantes et les cochers haut perchés, les carreaux du trottoir qui luisent d'un éclat noir, les jambes des gens, et aussi l'obscurité entre les carrioles et les automobiles au loin, et aussi les rues transversales, où je ne vois plus rien mais où tout se prolonge à l'infini : lumière, bruit, nuit, mouvement... l'excitation me coupe le souffle, tant j'aime le monde et tout ce qu'il tient en réserve à mon

intention, c'est comme si j'étais capable de saisir à pleines mains la lumière et l'obscurité et de les pétrir, tout est plein à ras bords de possibilités et toute forme de danger y est étrangère, non, aucun danger, tout a de la substance, tout est *dense* et animé de forces et tout me dit oui d'une façon formidable, m'approuve de la tête et me fait signe, et je réponds oui, oui j'arrive, j'arrive, et j'arrive à la gare, sous l'immense et ténébreuse voûte, peuplée de lumières crues et d'éclairages qui n'éclairent rien, de tous côtés retentissent le sifflement, le vacarme et le chuintement de locomotives presque invisibles, et de grandioses giclées de vapeur, et partout l'agitation de la foule, d'innombrables jambes qui me dépassent, le bruit de coups de marteaux et la voix tonitruante, rendue inaudible par l'écho des haut-parleurs – cela me prend à la gorge, au point que je pourrais vomir d'excitation : un monde nouveau, gigantesque, incompréhensible, et qui m'attend ! [...]

¹ Les passages en italiques sont en allemand dans le texte.